Archéosf et Publie.net
présentent

DEMAIN, LES RÉVOLUTIONS !

Utopies & Anticipations révolutionnaires

Anthologie présentée par
Philippe Éthuin

Sommaire

Philippe Ethuin 9
Présentation

Louis Desnoyers 17
Paris révolutionné, 1834
Réformateur et utopiste

Barthélémy Enfantin 53
Mémoires d'un industriel de l'an 2240, vers 1838
Saint-simonien

Victor Hennequin 101
Scènes phalantériennes, 1850-1852
Phalanstérien

Paschal Grousset 123
Le rêve d'un irréconciliable, 1869
Socialiste

Louise Michel 153
L'Ère nouvelle, 1887
Socialiste libertaire

Olivier Souëtre 177
La cité de l'égalité, 1892
Anarchiste

Émile Pouget 227
Que nous réserve la révolution de demain ?, 1909
Anarcho-syndicaliste

Présentation

Philippe Éthuin

Demain, les Révolutions !

Les utopies sont les songes de la raison.
Octavio Paz

Au XIXe siècle se succèdent les régimes politiques et les révolutions : Les Trois Glorieuses de 1830, la Révolution de 1848, la Commune de 1871. À la suite de la Révolution française, émergent des idéologies qui vont du traditionalisme contre-révolutionnaire à l'anarchisme en passant par le nationalisme, le libéralisme et toutes les formes de socialisme.

Dès les années 1820 se structure un socialisme volontiers utopique, proprement français, avec des théoriciens comme Saint-Simon, Pierre Leroux (véritable introducteur du mot *socialisme* en France), Charles Fourier, Louis Blanc, Etienne Cabet, Auguste Blanqui[1], Pierre-Joseph Proudhon, Paul Lafargue[2], Jules Guesde, Jean Jaurès...

De multiples courants sont fondés et certains tentent de mettre en application leurs théories : c'est le cas des phalanstères, inspirés par Charles Fourier, dès 1832 avec la Colonie à Condé-sur-Vesgre (qui existe toujours), puis les expériences lancées aux États-Unis (Brook Farm près de Boston en 1840, Red Bank dans le New Jersey en 1843, « La Réunion » au Texas fondée en 1855 par Victor Considérant, etc.), et le plus célèbre : le

1 Gustave Geoffroy, *Blanqui l'enfermé*, éditions Publie.net, 2011
2 Paul Lafargue, *Le Droit à la paresse,* éditions Publie.net, 2011.

Familistère de Guise, créé par l'industriel Jean-Baptiste André Godin en 1880, et qui a perduré jusqu'en 1968.

Du côté d'Étienne Cabet, qui se définit comme communiste, c'est aussi aux États-Unis que des tentatives sont lancées à partir de 1847 pour fonder des communautés communistes chrétiennes connues sous le nom d'Icarie[3].

Si les tentatives de mise en application concrète se soldent le plus souvent par des échecs, nombre de théoriciens vont utiliser la fiction et plus particulièrement l'anticipation pour présenter leur projet de société idéale.

Ils se situent dans le sillage de Louis-Sébastien Mercier[4] et de *L'An deux mille quatre cent quarante, Rêve s'il en fût jamais* (1771), qui est la première utopie des Lumières à se situer dans l'avenir, un avenir non seulement souhaitable mais aussi, selon l'auteur, réalisable. Il ne s'agit plus seulement de rejeter dans un ailleurs indéterminé, détaché de tout ancrage géographique et temporel, une cité idéale et rêvée, mais de projeter dans un avenir plus ou moins proche les réformes envisagées et d'en montrer les bénéfices par le truchement du récit.

Louis Desnoyers (1802-1868), connu pour deux ouvrages pour la jeunesse (*Les aventures de Jean-Paul Choppart*, 1834 et *Aventures de Robert-Robert et de son ami Toussaint Lavenette,* 1839), était un journaliste, souvent engagé, – en 1828 ses premiers articles furent d'ailleurs écartés car jugés trop subversifs – et écrivain, fondateur de la Société des gens de lettres en 1837. Il collabora notamment au *Charivari,* journal satirique d'opposition républicaine sous la Monarchie de Juillet. Il imagine en

3 Étienne Cabet, *Voyage en Icarie*, 1840.

4 Louis-Sébastien Mercier, « Que deviendra Paris », in *Les Ruines de Paris,* collection ArchéoSF, éditions Publie.net, 2015.

1833 un « Paris révolutionné » qui prophétise la Révolution de 1848 mais aussi une réforme profonde des caractères et de la société.

Barthélémy Enfantin (1796-1864) était l'un des chefs de file du mouvement saint-simonien qui repose sur le principe de l'association et se désigne comme un « Nouveau Christianisme ». Il fonde, avec d'autres héritiers du saint-simonisme, une communauté rue Ménilmontant (1829-1832) qui dégénère en une sorte de secte. Bartéhélémy Enfantin, qui se fait appeler Père Enfantin, croit être un descendant de Saint Paul ! Dans *Mémoires d'un industriel de l'an 2240,* publié à titre posthume en 1865, il expose sa doctrine pour l'avènement d'une société idéale sous la forme d'une anticipation qui se déroule dans un avenir lointain.

Victor Hennequin (1816-1854) appartient au mouvement fouriériste et est un phalanstérien convaincu. Il propose dans *L'Almanach phalanstérien* pour 1850 et pour 1852 deux épisodes d'une anticipation[5] pour la jeunesse illustrant la vie dans un phalanstère de l'avenir. Les enfants, qui n'ont connu que la vie paisible, travailleuse, joyeuse et prospère de la phalange sont fort étonnés de découvrir, par la voix d'un vieillard, le passé, c'est-à-dire le présent du lecteur de l'époque, et fort heureux de vivre dans la communauté.

Paschal Grousset (1844-1909) est plus connu sous le pseudonyme d'André Laurie[6]. Opposant à Napoléon III, il connaît

5 Le texte est présenté comme étant extrait d'un ouvrage intitulé *Scènes phalanstériennes* annoncé à paraître et qui semble n'avoir jamais été publié.

6 André Laurie, *Les Exilés de la Terre*, collection ArchéoSF, éditions Publie.net, 2015.

plusieurs fois la prison. Communard, il est condamné à la déportation en Nouvelle-Calédonie. Il s'évade en 1874 et rentre en France en 1880 à la faveur de la loi d'amnistie. Il est élu député socialiste de 1893 à sa mort. Il incarne un courant que l'on pourrait qualifier de patriote-socialiste. Si sa carrière littéraire, notamment chez Hetzel, l'éditeur de Jules Verne, ne commence véritablement qu'après son retour d'exil, il a écrit dès 1869 une anticipation à court terme d'inspiration socialiste : *Le Rêve d'un irréconciliable,* dans laquelle on rencontre la plupart des Républicains opposants à Napoléon III comme Auguste Blanqui, Léon Gambetta ou Henri Rochefort.

À l'instar de Paschal Grousset, Louise Michel (1830-1905), surnommée la « vierge rouge », est une figure de la Commune de Paris (1871). Comme lui, elle est déportée en Nouvelle-Calédonie. C'est sur la lointaine île qu'elle se convertit à l'anarchisme. Féministe, libertaire, elle mène sans cesse des actions, écrit, donne des conférences et est régulièrement condamnée à des peines de prison, comme en 1883 après le pillage de boulangeries suite à une manifestation menée avec Émile Pouget. Louise Michel a écrit plusieurs anticipations qui devaient être rassemblées dans une « série rouge » en six volumes dont seulement trois furent publiés[7]. *L'Ère nouvelle*[8] (1887) annonce un avenir radieux dans une société régie par les principes du socialisme libertaire.

Le Breton Olivier Souëtre (1831-1896) a lui aussi participé à la Commune de Paris. Chansonnier, il a écrit de nombreuses chansons anarchistes dont *La Marianne* (1883) qui aura un

7 Louise Michel, *Trois romans, Les Microbes humains, Le Monde nouveau, Le Claque-dents*, Presses universitaires de Lyon, 2013.

8 Trente ans auparavant, Joseph Déjacque expose les principes libertaires dans *L'Humanosphère. Utopie anarchique* (1857).

immense succès et sera un temps le chant du parti socialiste belge. C'est en 1892 qu'il publie *La Cité de l'égalité*, une anticipation se déroulant en 1930 dans un Paris qui reflète une société idéale, au cœur d'une France entièrement devenue communale, où les femmes et les hommes sont égaux, les troupes allemandes et françaises ayant fraternisé.

Émile Pouget est un anarcho-syndicaliste, fondateur de différents journaux libertaires comme *Le Père Peinard* (1889). Il connaît plusieurs fois la prison et l'exil. Il défend la tendance révolutionnaire au sein de la Confédération Générale du Travail (CGT) dans laquelle il est l'artisan de l'adoption des revendications pour la journée de huit heures et signe avec Victor Griffuelhes la motion conduisant à la Charte d'Amiens (1906) qui marque le triomphe du courant du syndicalisme révolutionnaire. On doit à Émile Pouget, en collaboration avec Émile Pataud, le roman d'anticipation sociale *Comment nous ferons la révolution* (1909). L'article de fiction *Que nous réserve la révolution de demain ?* (1909) décrit le déroulement du processus révolutionnaire et la société idéale qui en découlera.

Si ces anticipations sont essentiellement utopiques, elles ne se limitent pas pour autant aux aspects politiques et sociaux. Elles présentent aussi des avancées scientifiques et techniques : chez Louis Desnoyers la maîtrise de la navigation aérienne permet un service réguliers de navires aériens entre Paris et New-York ; chez Barthélémy Enfantin le français est devenu la langue universelle ; dans le phalanstère de Victor Hennequin les journaux sont richement illustrés et l'on utilise le « chemin atmosphérique » pour se déplacer ; Olivier Souëtre évoque un procédé nouveau permettant d'extraire une « eau de Seine clarifiée » ; Louise Michel répond à cette question : « Pour qui seraient donc les découvertes, les sciences, pour qui seraient donc les

machines, si ce n'est pour créer le bonheur de tous en même temps que multiplier les forces vivifiantes ? » ; enfin, pour défendre la Révolution menacée par les armées étrangères, Émile Pouget suggère l'utilisation des ondes hertziennes provoquant la « déflagration de matières explosives », le bombardement chimique et l'usage d'armes bactériologiques.

Les sciences et les techniques participent à l'âge d'or qui se dessine, à l'émancipation des êtres humains et à la libération des travailleurs.

Si ces utopies ne se sont pas (encore) réalisées, elles participent à une espérance. Loin des critiques d'irréalisme, de rêverie inutile voire de ferment des totalitarismes, le philosophe libertaire Michel Abensour voit dans l'utopie une dynamique profonde : « il faut envisager l'utopie comme une expérience au sens fort du terme, qui instaure un nouveau rapport au monde, aux autres, à soi[9]. » Elle est le refus du fatalisme et, comme l'affirme Ernst Bloch : « L'utopie n'est pas la fuite vers l'irréel, c'est l'exploration des possibilités objectives du réel et la lutte pour leur concrétisation. »

Anticiper la Révolution ce n'est pas simplement la rêver, c'est la rendre envisageable, désirable et réalisable.

9 « Persistance de l'utopie », entretien (réalisé par Sophie Wahnich) avec Michel Abensour, Revue *Vacarme* n°53, automne 2010.

Paris révolutionné

Louis Desnoyers

in *Paris révolutionnaire,* volume 4, Guillemain,
libraire-éditeur, 1834

Quantùm mutatus ab illo[1] *!...*

VIRGILE

..... Je me voyais transporté comme par enchantement au milieu d'une cité immense.

C'était grand comme Londres, régulier comme Pétersbourg, luisant et sain comme une ville flamande, monumenté comme Rome, splendide comme l'antique Babylone, et plein d'animation comme Paris moderne.

Quelle était cette ville où je venais d'éclore, pour ainsi dire, tant il m'était impossible d'y rattacher ma présence à aucun acte de locomotion ? Quelle était cette ville où mon costume ne pouvait être que celui d'un étranger, et cependant où, de la bouche même d'ouvriers qui passaient, j'entendais un français plus pur, plus élégant, plus gracieusement accentué, que le français dont il me restait comme un vague souvenir d'avoir été victime, quelques minutes auparavant, à une séance de l'Académie ?

Quelle était cette ville dont le merveilleux ensemble ne ressemblait à rien de ce que j'avais vu, tandis que dans certains détails je retrouvais assurément quelque chose de la physionomie de notre Paris actuel ?

Figurez vous une belle personne qu'on a pu voir enfant et qu'on retrouve jeune femme. Quel est le nom de cette jeune femme ? Quel est le nom de cette belle cité ? Où suis-je enfin ?

Mon esprit se confondait en mille conjectures.

Je marchai bien longtemps dans toutes les directions, sans rien trouver qui me révélât le mot de cette énigme. Chaque pas au contraire augmentait mon incertitude.

---

1 [*Combien différent de ce qu'il était !*]

Et par exemple, cet amas de pierres, l'un des plus inutiles, mais l'un des plus beaux que des hommes eussent eu jamais la sublime sottise d'entasser ; cette carrière aérienne, ce triple pont que la vanité guerrière avait jeté à l'entrée de la ville, et sous les arches gigantesques duquel coulait à flots pressés un fleuve de piétons, de cavaliers, d'équipages, de chaises de poste, qui s'en allaient grossir l'océan de l'intérieur ; c'était bien, selon toute apparence, l'arc-de-triomphe de l'Étoile ; mais cet arc était complètement achevé. Comment croire à l'identité ?

Ces longues et poudreuses allées, c'étaient bien nos Champs-Élysées ; ce dôme aux reflets d'or, ce pont aux statues géantes, ce frontispice de temple grec, ces deux palais jumeaux, cette place, cet obélisque, cette rue toute pareille à notre rue Rivoli, et cette colonne de bronze, et ce jardin peuplé de marbre, et cette église aux mille colonnes ; tout cela, toutes ces merveilles accumulées en un si petit espace, c'était bien cette entrée de capitale, la plus magnifique qui soit dans le monde ; c'était bien là cette incomparable avenue de luxe, de richesse et de chefs-d'œuvre, par quoi l'on pénètre, de ce côté, dans les misères, dans les cloaques de l'intérieur ; admirable préface de ville, qui, comme tant d'autres préfaces contemporaines, vaut mille fois mieux que le corps de l'ouvrage !

Mais ici même, que de différences ! Cette rue était sombre de vétusté ; cet obélisque n'étalait plus ses lambeaux de toile peinte ; ces statues paraissaient amoindries ; cette Madeleine s'était convertie en Gloire ; que vous dirai-je ? ce pavillon des Tuileries, au fond duquel, pendant tant de siècles, s'engloutirent les épargnes populaires, ce pavillon vorace continuait bien aussi de déployer, de chaque côté de ses flancs, ses ailes longues et noirâtres, comme un immense vautour qui va prendre son vol ; mais quel changement tout à l'entour ! et quel changement surtout dans ses vastes entrailles ! Plus de soldatesque au dehors, plus de valetaille au-dedans ! Des courtisans nulle part, et du

peuple partout ! La foule y pénétrait avec un sans-gêne qui me parut fabuleux, à le comparer à mes souvenirs les plus récents. Je la suivis machinalement ; mais si je pouvais voir en elle les grenouilles de la fable, je ne vis point là de soliveau. Ces salons, tout dorés encore, étaient changés en une sorte de bazar où venaient s'étaler, de tous les coins du pays, je n'ose dire de la France, les produits annuels de l'industrie nationale. Le luxe y conservait une place, mais une place bornée à l'indispensable. Il était aisé de voir qu'une forte impulsion d'utilité avait été donnée, je ne savais comment, à toutes les variétés de cette industrie. Pour une élégante voiture destinée à bercer plus mollement l'opulence, vous y trouviez vingt espèces de charrues ; pour un objet de pur agrément, vingt machines destinées à ménager les sueurs de l'artisan et à les rendre plus productives ; pour un tissu de petite-maîtresse, pour un joujou de dandy, pour une brillante fadaise, vingt sortes d'étoffes aussi bonnes que belles, vingt améliorations de la vie domestique, vingt découvertes d'une louable commodité. Ajoutez que c'était à peine si l'on rencontrait çà et là quelqu'une de ces sottes inventions, quelqu'une de ces lubies dont le moindre défaut est d'être inapplicables, comme il en paraissait tant dans nos expositions à nous, et qui ne prouvent qu'une chose : c'est à savoir jusqu'à quel point de dévergondement et de futilité peut aller l'une des plus utiles facultés de l'homme, l'imagination, lorsque l'égoïsme est son unique instinct, lorsque le but d'une rapide fortune est le seul appât qui la tente, lorsque enfin elle se jette sans frein moral à travers l'infinie région de ces impossibilités qui sont comme la folie des hommes raisonnables.

Le bon marché de la plupart des objets exposés ne m'étonna pas moins que leur nombre et leur excellence. C'était bien là le confortable descendu à la portée de toutes les classes. Le bien-être général avait naturellement profité de tout ce qu'avait perdu le luxe de quelques uns. Or, l'intelligence humaine n'eût

pu enfanter seule de semblables résultats ; les capitaux avaient dû la suivre sympathiquement dans cette voie de l'utile et féconder ses inspirations. On pouvait donc parier à coup sûr que, s'il y avait encore une Bourse chez un peuple ainsi dirigé, le trois-six et le colza devaient y jouir d'une importance tout autre que celle du cinq-pour-cent ou des rentes espagnoles.

Quoi qu'il en soit, je vous le dis en toute vérité, les expositions analogues dont j'avais été témoin jusque alors, et qui pourtant m'avaient semblé déjà si belles, surtout dans la partie officielle du *Moniteur*, tout cela n'était qu'une boutique de friperie, en comparaison de la solennité industrielle qui se déroulait si magnifiquement sous mes yeux.

Mais je n'étais pas à bout d'admiration. L'aile gauche du Louvre (si toutefois c'était le Louvre) avait été achevée. Cette place, parfaite image du Carrousel, était totalement libre, et un monument de marbre noir s'élevait majestueusement du milieu de son immensité, en mémoire de la dernière révolution. J'ignore quel pouvait être le numéro de celle-là.

« Mais, mon Dieu ! m'écriai-je, si c'est bien là Paris, comment toutes ces merveilles ?... J'ai beau fouiller dans mes souvenirs : ce que j'y trouve de plus récent, c'est que la nuit dernière, tout cela n'était pas encore ; c'est qu'au lieu de monument on ne voyait ici que des guérites ; c'est qu'enfin ce palais n'était illuminé que pour des fêtes royales ! Où donc est maintenant le locataire de ce palais ?... Que si, au contraire, cette ville n'est point Paris, quelle est donc cette ville ? »

Ainsi pensais-je en m'éloignant de cette place, qui ressemblait tout à la fois, et si bien et si mal, au Carrousel dont j'avais souvenance.

D'autres surprises m'attendaient.

Je ne remarquai point de monuments nouveaux ; mais tous ceux que j'avais vu commencer et interrompre, tous ceux qui, la veille encore, attendaient leur première ou leur dernière pierre,

tous avaient été achevés, et recevaient, ainsi que la plupart de leurs aînés, une plus utile destination. Les prisons, par exemple, étaient devenues des bibliothèques populaires ou des écoles industrielles ; les somptueuses écuries de la Couronne s'étaient transformées en hospices où l'artisan infirme avait enfin dépossédé le cheval bien portant. Chacun son tour ; le tour du cheval semblait passé.

L'antique et puante Cité avait fait place à un quartier sainement bâti, qu'embellissait un beau jardin public.

D'autres jardins, plus ou moins grands, avaient été plantés de distance en distance, de manière à ce que l'habitant de chaque arrondissement eût là, tout près de sa demeure, pour ses moments de repos ou de convalescence, un peu d'air, de soleil ou d'ombre, et ne fût plus forcé de faire d'abord un long voyage pour être à même de se promener ensuite.

Je cherchai vainement aussi tous ces quartiers vermineux qui couvraient, aux trois quarts, la surface de l'ancienne ville, comme une lèpre réputée incurable. Je ne vis partout, dans les faubourgs non plus qu'à l'intérieur, que de belles maisons neuves, où se trouvaient réunies toutes les conditions de sécurité, de bien-être et de salubrité. D'abondantes fontaines en purifiaient les cours ; de suffisants trottoirs les bordaient à l'extérieur, et de larges rues séparaient leurs élégantes boutiques. Car de larges rues avaient été percées dans tous les sens et remplaçaient les immondes ruelles de l'autre ville.

Ces rues, parfaitement assainies d'ailleurs par l'eau des bornes-fontaines qui en baignait incessamment le milieu, étaient remplies d'une population moins horriblement bigarrée que l'ancienne. Les costumes, les professions, les moyens de transport, étaient loin sans doute d'y présenter l'impossible spectacle d'une parfaite égalité de fortune ; on y voyait ce même tohu-bohu de voitures de toute sorte, ce même croisement d'élégants équipages et de grossiers chariots, de fringants tilburys et

de lourdes charrettes, de riches chevaux et de pauvres piétons ; ce même mélange inévitable de luxe, d'utilité et de médiocre sort ; mais tout cela dans des proportions moins discordantes. La misère n'y traînait ses haillons nulle part ; le carrosse du corrompu n'y heurtait plus à chaque pas la hotte puante du chiffonnier, cet autre carrosse de la pourriture ; le mendiant en gants blancs n'y éclaboussait plus le mendiant aux pieds nus ; en un mot l'âme n'y était pas attristée sans cesse par la présence simultanée de ces poignants contrastes qui font douter du ciel et de l'enfer.

Ce qui me frappait surtout dans ce vivant panorama, c'était l'air sérieusement empressé des passants. Très peu d'oisifs, et point de paresseux ; point de ces flâneries à regarder couler l'eau ; point de ces badauderies de boulevards ; point de ces stationnements sur les places, autour des gobelets d'un jongleur ; point de ces petites pertes de temps, qui font des mois au bout de l'année. Il était évident qu'un but utile appelait tout ce monde. C'était bien. Ne me parlez pas de ces cités où l'homme ne s'éveille jamais complètement, où sa marche en plein jour est une marche de somnambule. Trop de hâte est un excès sans doute ; mais j'aime mieux le voir courir que le voir se traîner. La fièvre, au pis-aller, vaut mieux que la léthargie. Il en est d'une cité comme du corps humain. Ces rues qui la sillonnent dans toutes les directions, ce sont les veines de cette cité ; et ce monde qui s'y meut, c'est le sang de ces veines : plus ce monde y sera stagnant et lourd, plus la cité sera souffrante ; plus ce monde y circulera rapide, plus la cité deviendra florissante.

Un autre caractère qui ne put m'échapper, ce fut l'air de force et de bonne mine qui distinguait généralement cette mobile population. Ce n'était pas là, grand Dieu ! cette foule chétive et maladive, cette tourbe de fantômes enfants, de squelettes mâles et femelles, cette race de demi-vivants qui peuplaient si fantastiquement les quartiers méphitiques du Paris de mes souvenirs !

C'était une tout autre espèce d'hommes ; espèce fleurie et saine, espèce robuste et tout-à-fait vivante, dont la famine, et, qui pis est, dont le poison quotidien d'une nourriture délétère, ou les privations alternatives et les intempérances de pire nature, n'avaient point décharné les os, creusé les joues, blêmi la face, cavé les regards, tué l'esprit, dépravé l'âme.

Enfin, ce qui mit le comble à mon admiration, ce furent les immenses travaux d'utilité publique, d'assainissement ou d'agrément, que je voyais conduire à bien, dans une foule de localités : maisons de refuge, hôpitaux, écoles, greniers d'abondance, halles, théâtres, galeries couvertes pour la promenade des mauvais jours, jardins artificiels pour la promenade d'hiver, que sais-je encore ? Ce furent ces mille chemins de fer qui s'élançaient de cette ville centrale dans toutes les directions, comme les rayons d'une brillante étoile. Ce fut surtout ce beau port que l'on creusait dans l'une des plaines voisines, et dans le bassin duquel la Seine (était-ce bien la Seine ?) allait bercer sur ses nappes, noblement grossies à sueurs d'hommes, de mobiles forêts de mâts, de riches cargaisons au pavillon de tous les peuples de l'univers. Certes, je mentirais si j'osais dire que ce bassin était déjà prêt, que ces mâts y balançaient déjà leurs longues enfléchures, et que ces pavillons aux mille couleurs flottaient déjà au front de la cité, comme de riches rubans sur le front d'une reine. Non, non : quoique je revienne d'un peu loin, je me borne à dire, en toute vérité, que l'on travaillait fort activement à cette merveille, à cette utopie peut-être ; et cela sans préjudice aucun pour les contribuables, grâce aux dons volontaires que la grandeur et l'importance possible de ses résultats faisaient affluer de toute part dans les caisses de l'entreprise.

En résumé, c'était un merveilleux spectacle qu'une ville ainsi purifiée, ainsi peuplée, ainsi parée, ainsi disposée pour l'avenir ; c'était quelque chose d'étrange et de beau, d'heureux et de splendide ; quelque chose qui charmait, qui élevait l'âme, et

la rendait joyeuse. Par un prestige tout naturel, la terre ici embellissait le ciel ; il semblait que le climat d'une cité si riante reflétât une beauté toute particulière ; et, s'il était vrai que ce fût l'antique Lutèce, on pouvait dire qu'elle s'épanouissait aux rayons d'un soleil plus brillant.

Mais était-ce donc Paris ?

Un fiacre sans attelage, et se mouvant mécaniquement par sa propre impulsion, m'avait amené, moyennant cinquante centimes, dans la plaine où s'exécutaient ces travaux ; c'était à si bon marché, qu'on était tenté de s'y faire amener vingt fois de suite. Ce fut un omnibus à vapeur, pouvant contenir sans gêne près de cent personnes, qui me ramena d'une vitesse extrême dans l'intérieur de la cité.

Vous ne sauriez imaginer l'élégance et la commodité de ce genre de voitures qui la sillonnaient en tout sens, et que leur prix de dix centimes avait mises bien réellement à la portée des plus humbles fortunes. Une table étroite s'élevait au milieu, et se prolongeait entre les deux lignes de passagers, depuis l'entrée jusqu'à l'extrémité du fond. Cette table était couverte de journaux de toute forme et de toute espèce, dont la lecture était gratuite. Je remarquai dans ce nombre un *Courrier*, une *Tribune*, un *Temps*, un *Corsaire*, un *Charivari*, une *Gazette des tribunaux*, un *National*, et une *Quotidienne*, laquelle portait pour second titre : *Journal des intérêts démocratiques*. Cette addition me parut fort singulière. Quant à la *Gazette des tribunaux*, elle ne paraissait qu'une fois par mois, faute de matériaux sans doute ; et ce que j'y vis d'heureusement étrange, c'est que toutes les causes civiles étaient jugées en cour d'assises, de même que les causes criminelles et autres. Le jury décidait absolument du droit de chaque partie, sur la plaidoirie sommaire de cette partie elle-même, ou, tout au pis, sur celle d'avocats peu bavards, dont l'assistance était facultative. Le juge qui présidait les débats n'avait pour mission que de les diriger, d'assurer le calme

de l'audience, et de veiller à l'exécution des verdicts. Il me fut aisé de conclure que le pays où se passaient d'aussi excellentes choses était enfin délivré de ces magistratures comme en signale l'histoire : magistratures vénales, imbéciles, ambitieuses ; magistratures d'autant plus funestes qu'on les entoure de plus de respect, qu'on leur accorde plus de pouvoir, qu'on les croit plus indépendantes parce qu'elles sont plus inamovibles. Heureux pays !

Et de fait, à quoi bon de pareilles magistratures, si savantes qu'on les suppose ! Ce n'était pas ici, en conséquence d'une loi écrite, que le jury prononçait son verdict : c'était d'après les seules inspirations de sa conscience, d'après les seules lumières de l'équité naturelle. La loi moderne, voyez-vous bien, la loi, ce caprice immuable que, faute de mieux, les hommes ont dû finir par substituer au caprice muable d'un maître ; cette loi cérémonieuse qui, presque toujours, dans un intérêt de fiscalité, fait à la forme le sacrifice du fond ; cette loi si méticuleuse avec son attirail de prescriptions procédurières, d'obscures prévisions et d'ambiguës subtilités ; cette loi, dans la plupart des cas, par l'effet même de son immuabilité, ne saurait être qu'une souveraine injustice, alors même qu'elle n'aurait que de dignes interprètes. *Summum jus, summa injuria*[2], avaient dit les anciens avant nous. Déchirez donc cette loi ; mettez au pilon tant de dispositions arbitraires ou consenties, justes ou injustes, contradictoires ou concordantes, peu importe, mais toujours incertaines, mais innombrables, mais inintelligibles, mais ignorées de tout le monde, même de ceux qui reçoivent mission de les appliquer ; détruisez ce fatras, et, de la cendre de tant de codes, ne sauvez purement et simplement que les principes vraiment sociaux ; bornez-vous à définir le devoir, bornez-vous à proclamer le droit d'une manière nette, mais générale ; et, pour

2 [*Justice excessive devient injustice*, Cicéron]

chaque cas particulier, laissez à la conscience des citoyens le soin d'en déterminer les formes et le sens. C'est ce que vous pourrez faire de mieux.

C'est, selon toute apparence, ce qu'avait fait cette nation. Je me bornerai à citer pour preuve quelques-unes des sentences que rapportait ce numéro de la *Gazette des tribunaux*. Toutes avaient pour objet quelque légère contravention correctionnelle, ou bien quelque contestation d'intérêt privé, soit de particulier à particulier, soit de citoyen à fonctionnaire public, soit de gouverné à gouvernement. L'une d'elles, par exemple, condamnait à l'amende et à la détention un agent de l'autorité convaincu de n'avoir pas mis assez de bons égards dans l'arrestation du plaignant. Une autre indemnisait convenablement un citoyen que de faux soupçons avaient fait détenir préventivement durant quelque vingt-quatre heures. Une troisième décidait en faveur d'un obscur paysan, contrairement aux prétentions du gouvernement, une importante question de propriété rurale. Je ne pus me défendre d'un sentiment d'admiration mêlé d'orgueil humain à la lecture de ces verdicts, qui témoignaient chez leurs auteurs de tant d'indépendance et de haute raison. Et puis, dans tout ce numéro de la *Gazette des tribunaux*, c'est-à-dire dans tout le mois écoulé, pas un homicide, pas un incendie, pas un crime, pas un scandale, pas un procès de presse, pas une cause politique ! C'était bien là le journal judiciaire d'une nation éminemment civilisée.

Cependant, je continuai d'examiner rapidement cette myriade de feuilles publiques, et j'en remarquai bon nombre qui sans doute ne l'étaient guère, car chacune d'elles se constituait l'organe exclusif d'une prétendue spécialité. Il y en avait de fort bizarrement imaginées, qui prouvaient que la folie, la cupidité et la sottise trouvaient encore le moyen de se faire représenter au milieu de ce vaste déploiement d'intelligence. L'une de ces feuilles, par exemple, était intitulée : *Journal des aveugles*. Les

premières lignes en étaient employées à convoquer extraordinairement les actionnaires. Je doute que ce fût pour leur compter un dividende. Mais il n'est que trop vrai, quelle que soit la perfection dont l'humanité se pare, la pauvre infirme laissera toujours percer un petit bout de son oreille. La question n'est que du plus au moins. Tâchons d'arriver au moins.

Une autre particularité qui me donna meilleure opinion du bon sens de ce pays, ce fut l'absence de ce timbre, de ce ruineux stigmate dont les gouvernements, ennemis secrets de la liberté de la presse, se plaisent à frapper les journaux, sous prétexte d'impôt nécessaire, mais en réalité dans le but de restreindre autant que possible, par l'élévation forcée des prix, la publicité de chaque journal. Sans parler des autres entraves, sans parler du droit de poste et de l'obligation d'un cautionnement onéreux, toujours rare et souvent introuvable, le timbre seul est une sorte de pesant boulet que ces hypocrites de liberté attachent perfidement aux pieds de la pensée humaine, tout en feignant de l'émanciper ; ensuite de quoi ils lui disent : Marche ! C'est une amère dérision !

Ce peuple donc n'était ni victime ni dupe d'un semblable machiavélisme ; ce peuple avait compris enfin que les appétits physiques ne sont pas les seuls dont il soit important d'assurer la complète satisfaction ; il avait compris que le pain, le vin, les pommes de terre, ne sont pas les seuls aliments d'une grande nation, et que la pensée est aussi une denrée de première nécessité. Tout paraissait donc calculé pour en faciliter la plus grande propagation possible.

Je remarquai enfin que la typographie de ce pays était arrivée au plus haut point de perfection. Une seule faute me frappa dans toute la dimension du *National*, auquel je venais de m'arrêter, après l'inspection purement superficielle que j'avais passée des autres. Cette faute, c'était la date même du numéro. À en juger d'après cette date, qui se lisait au frontispice, le monde eût été de

beaucoup d'années plus vieux que mes récents souvenirs ne me permettaient de l'admettre. À coup sûr il y avait erreur, et je ne pouvais penser que ce fût du côté de ma mémoire. Mais ce qui confondit mon intelligence, ce fut la teneur de ce numéro : une page de l'*Apocalypse* ne m'eût pas causé plus de vertiges. Voici quelques-unes des principales étrangetés que j'y découvris. Le premier article était intitulé : *Considérations générales sur l'état de l'Europe*. Il y était question d'une république espagnole, comprenant même le Portugal ; d'une république italienne s'étendant de Turin jusqu'à Naples. Le pape n'était plus que le premier évêque de la catholicité. Sa Sainteté continuait de résider à Rome, mais comme simple particulier, sans autre cour que sa cuisinière et son valet-de-chambre, et sans autre pouvoir que celui d'accorder des dispenses aux amants que leur affinité empêchait de s'unir, ou bien le pardon de certaines fautes aux dévotes qui, d'après les canons, étaient forcées de recourir à lui. Car le pape continuait d'avoir le monopole des gros cas de conscience, pour tout le monde catholique. Il lui arrivait journellement par le roulage, comme précédemment, d'énormes caisses de péchés, franc de port. Une demi-douzaine de grands vicaires à sa solde l'aidaient à déchiffrer tout ce fatras, et à expédier les absolutions, moyennant une rétribution fort modique. Il était aisé de voir que le sacrement de la pénitence avait subi également cette réaction générale qui ramenait toutes choses vers le bon marché, et que l'indulgence et l'absolution avaient été mises comme le reste à la portée de toutes les bourses.

Le pape d'alors venait d'être élu. Je vis par les détails de cette cérémonie que le monde catholique était revenu aux formes simples et libérales de l'église primitive. Les fidèles choisissaient leurs curés, les curés choisissaient leurs évêques, et les évêques choisissaient leur pape. Le nouveau pape me fit l'effet d'être un fort brave homme.

Du reste, ce même article du *National* faisait aussi mention d'une république allemande, d'une république polonaise, d'une république britannique et d'une république irlandaise. Toutes ces républiques vivaient heureuses au-dedans, et paisibles au-dehors. Et cela se conçoit : l'intérêt dynastique, c'est-à-dire l'intérêt de domination intérieure et de conquête externe, n'étant plus là, dans chacun de ces pays, se retranchant au milieu d'intérêts aristocratiques qu'il favorisait, ou s'appuyant de rivalités internationales qu'il s'efforçait d'entretenir pour armer les uns contre les autres, soit les citoyens, soit les peuples, restait uniquement, pour les citoyens, des questions d'administration pure et simple, lesquelles étaient décidées de la manière la plus calme par le vœu des majorités ; et restait uniquement, pour les peuples, les questions de douanes, lesquelles, comme toutes les questions commerciales, sont plus accommodantes que matamores, et se décidaient amiablement, à l'avantage égal des deux parties.

La Russie seule continuait d'être gouvernée par un tzar. C'était parmi les glaces du Nord que le principe monarchique s'était réfugié, en désespoir de cause, comme un ours au fond de sa tanière. Mais des émeutes urbaines, des insurrections provinciales, y préludaient déjà, depuis plusieurs années, à une révolution tout entière, et prouvaient que les deux principes qui durant tant de siècles s'étaient disputé notre vieille Europe se livreraient bientôt, sur ce dernier champ de bataille, un combat sanglant, terrible, dont le résultat ne pouvait être douteux. Cette révolution ne devait pas même se borner, comme ailleurs, à remuer la superficie de l'empire : elle devait l'ébranler jusqu'en ses assises, et le briser en mille éclats. La couardise des rois de l'Europe, leur indolence, leurs préoccupations intérieures, avaient permis à la Russie d'élargir incessamment le cercle déjà si vaste de ses frontières. L'aigle noir déployait enfin ses ailes victorieuses sur la Grèce, sur la Turquie d'Europe, sur une partie

de la Perse. Il était impossible qu'une nation aussi géante pût se maintenir en équilibre. Il n'est pas de sceptre assez long pour atteindre en même temps les deux extrémités d'un pareil territoire. Toutes ces peuplades, si diverses de langues, de mœurs, de croyances et d'intérêts, vivaient dans un côte-à-côte qui n'était pas une véritable fusion. La seule force d'adhérence qui les unît provisoirement, c'était justement cette autocratie centrale à laquelle déjà sa toute-puissance était si vivement contestée. Or, cette autocratie les enchaînait les uns avec les autres, bien plutôt qu'elle ne les confondait ; elle les étreignait de force, comme le cercle de fer qui embrasse les mille parties d'un tout. Que ce cercle vienne à se rompre, le tout cesse, et les mille parties se dissolvent. C'est ce qui devait arriver de la Russie. Peut-être même la dislocation de ce monstrueux état allait-elle précéder sa grande commotion politique ; peut-être allait-il s'écrouler de lui-même, à la manière de ces édifices de cartes que les enfants s'amusent à superposer indéfiniment, jusqu'à ce que leur propre poids finisse par les renverser de fond en comble.

Tel était, d'après cet article, l'état général de l'Europe. Je n'y vis rien qui concernât spécialement la France, si ce n'est qu'il était parlé de Bruxelles et d'Anvers sans plus de façon que de deux chefs-lieux de départements, et qu'il résultait en apparence de plusieurs autres passages que nos frontières du Rhin nous étaient définitivement acquises.

Le second article était relatif aux séances des deux chambres : car le pays où je me trouvais avait deux chambres, l'une de représentants élus par la totalité des citoyens majeurs, sachant lire et écrire, et payant un impôt, si minime fût-il ; et l'autre, dite des *anciens*, et se recrutant parmi les représentants qui avaient été honorés de ce titre un certain nombre de fois. Il suffisait d'être électeur pour être éligible. La meilleure garantie de dignité et de capacité que puisse offrir un député, c'est sans contredit le suffrage même de la majorité qui l'élit.

Toutefois, aucun fonctionnaire public ne pouvait être admis.

La séance de ces deux chambres ne présentait aucune de ces discussions si complètement oiseuses, qui ne sont pour les orateurs que des occasions de banale rhétorique ; — espèces de foires grammaticales, où trop souvent on n'étale avec plus de soin les magnifiques haillons d'une éloquence usée à tout parer que pour les vendre d'autant plus cher aux brocanteurs d'un ministère ; — espèces de champs-clos intellectuels, qui ont succédé aux anciennes disputes de la Sorbonne, et dans lesquels c'est à qui terrassera, non l'opinion adverse, mais l'orateur adverse ; à qui lui jettera à la tête, non la meilleure raison, mais le plus joli paradoxe ; à qui le percera, non du mot le plus sensé, mais du mot le plus long ; — espèces de comédies, en un mot, tristement importées du barreau dans le gouvernement, où les sentiments les plus nobles ne sont que des sentiments d'emprunt, des hoquets dramatiques, des rôles appris d'avance ; où la colère même, ou l'indignation, alors qu'elles sont vraies, n'osent encore se manifester qu'avec toutes les formes de la flatterie ; où cette hypocrisie stupide est imposée sous le nom pompeux de convenances parlementaires ; où l'avocat du peuple et l'avocat du pouvoir se passionnent ou se calment à heure fixe, quand leur tour est venu ; où enfin, tant qu'ils sont en face du parterre, ils se font les gros yeux, se froncent les sourcils, se disent prêts à mourir pour la défense de leurs clients, sauf à se moquer de ces clients, à se donner la main, à se gaudir ensemble, le plus amicalement du monde, sitôt qu'ils sont rentrés dans la coulisse.

Non, rien de semblable ne caractérisait les séances de ces deux chambres. Ce n'était pas même de l'éloquence proprement dite, car l'éloquence, si consciencieuse qu'elle soit, est toujours quelque peu jongleuse. C'était tout bonnement de la conversation d'honnêtes gens, un entretien paisible et digne, où chacun apportait, sans autre passion que celle du bien public

(laquelle n'est jamais fort turbulente), ses lumières, son bon sens, sa raison, son expérience.

Parmi les nombreux sujets qui furent traités et décidés séance tenante, je ne remarquai ni des lois de presse, ni des lois de jury, ni des lois d'élection, ni des lois d'association, ni des lois de désarmement. Malheur aux nations dans la polémique desquelles sont jetés périodiquement, du haut de la tribune, par un gouvernement liberticide, de ces questions brûlantes à embraser toutes les têtes ! Leur existence ne saurait être qu'une guerre civile, avec de simples intermittences de paix, ou plutôt de lassitude ; une alternative perpétuelle d'insurrections parlées et d'insurrections armées ; un échange incessant de menaces aujourd'hui, de coups de fusil demain. Mais, à qui la faute ?

Hé bien ! aucune de ces irritantes questions n'était plus soulevée sans cesse par le gouvernement de ce peuple. Tous les droits de ce peuple étaient définitivement consacrés on n'en parlait pas plus pour les défendre que pour les attaquer. C'étaient des faits.

Les discussions parlementaires n'avaient donc pour objet que des matières industrielles, des mesures réglementaires, des traités de commerce, des améliorations de services publics, de meilleures assiettes d'impôts, des réclamations de particuliers auxquelles on faisait droit, lorsqu'elles étaient fondées, autrement que par un vain renvoi au ministre compétent ; en un mot, c'était de l'administration, et non plus de la politique. Toutes les questions d'intérêt purement local étaient abandonnées d'ailleurs à la décision des assemblées locales, sous la surveillance régulatrice des délégués du gouvernement.

Le ministre des finances y avait rendu compte de la situation présente du trésor. Il annonçait que, par suite de la sage économie qui présidait aux dépenses depuis plusieurs années, l'État se libérerait enfin, avant l'expiration de ce trimestre, du restant de

l'énorme dette que lui avaient léguée les profusions de tous les gouvernements antérieurs.

Le budget, dont je pris plaisir cette fois à parcourir les colonnes beaucoup moins longues, offrait effectivement un excédent de recettes de plus de cent millions ; et cependant il ne s'élevait pas en totalité à plus de cinq cent cinquante. Mais on n'y voyait figurer ni des listes civiles de dix-huit millions, ni des pensions de trente mille francs, ni des traitements de plus de cent mille, ni des sinécures, ni des marchés onéreux, ni d'innombrables états-majors, ni d'immenses armées. Si jamais gouvernement mérita le titre de gouvernement à bon marché, c'était à coup sûr celui-là.

Moitié de cet excédent de recette fut affectée immédiatement au dégrèvement des contribuables, par la suppression du dernier vestige d'impôt qui pesât sur les vins ordinaires. Les vins fins continuèrent d'être passibles d'une légère redevance ; mais c'était la règle générale pour l'assiette des impôts Tous les objets de première nécessité, soit en comestibles, soit en industries quelconques, étaient libres de tout droit, tandis que tous les objets de luxe en payaient un, plus ou moins fort, selon le degré de leur inutilité. Les chiens même, les chevaux, les voitures, les étoffes de pur agrément, étaient sujets à un droit de possession. Ainsi de tout le reste.

Il résultait de cet équitable système que l'indispensable était à très bas prix, tandis que le superflu coûtait fort cher ; mais c'était une raison de plus pour que les gens riches en fissent usage : leur vanité s'y trouvait engagée. La seconde moitié de cet excédent fut consacrée au défrichement de plusieurs parties du territoire. Le gouvernement assurait des instruments de labour, une habitation convenable, et quelques fonds de mise en train, à toute famille qui s'engagerait à y fixer sa résidence pour se livrer à l'exploitation du sol. Le terrain même devait lui appartenir en usufruit. C'est ainsi qu'en même temps qu'il fondait au loin de

riches colonies, le gouvernement de cet heureux pays en créait dans le pays même. Ce genre de conquêtes intérieures en valait bien un autre.

Enfin la séance se terminait par un vote de remerciements à tous les membres du ministère, moins un seul, pour la parfaite administration des finances, pour le respect de la loi, pour le zèle et l'esprit d'amélioration dont ils avaient fait preuve pendant tout le cours de l'année.

Mais, au nom de Dieu ! quelle était donc cette capitale où l'on voyait neuf ministres sur dix mériter des éloges, une chambre les leur accorder, et un public tellement habitué à ces sortes de témoignages, qu'il n'avait pas même l'air de s'en apercevoir ?

Je continuai ma lecture, et parmi beaucoup d'autres je remarquai cette nouvelle , non moins plaisante dans la forme que déplorable au fond : « Une rencontre à l'épée a eu lieu, dans la journée d'hier, entre M. S*** et M. V***. Il paraît qu'un mauvais propos a été cause de cette funeste lutte. M. S***, dans un mouvement d'humeur fort blâmable , avait eu l'imprudence de reprocher à M. V*** son ancien titre de féodalité , et était allé jusqu'à le traiter de marquis. Les témoins ont vainement essayé d'arranger l'affaire. Le sarcasme avait été trop grave pour être atténué par des explications purement verbales. »

Ainsi donc, me disais-je, on s'entr'égorge ici pour s'être traité de marquis ! On se fût égorgé, dans la France de mes souvenirs, pour avoir négligé de le faire !

C'était mieux, néanmoins.

Je remarquai ensuite, parmi les *avis divers*, l'annonce d'une grande quantité de vieilles ruines de trônes, de vieux morceaux de sceptres, de vieux débris de couronnes, ayant appartenu jadis aux différents rois de l'Europe. Ces misérables carcasses monarchiques avaient été recueillies depuis bien long-temps par un montreur de curiosités, de figures de cire et d'animaux, que le défaut de recettes forçait à se défaire de ce grotesque musée.

« Ces débris, ajoutait l'annonce, pour mieux en assurer la vente, peuvent servir à confectionner divers objets d'utilité domestique, tels que chenêts, clous, casseroles, marteaux de porte cochère, chaises percées, etc. » *O vanitas vanitatum !*

J'étais encore plongé dans les méditations que m'inspirait la profanation publique de ce qui, dans ma France à moi, commandait encore un si stupide respect à la foule badaudière, lorsque enfin notre omnibus à vapeur arriva au lieu de sa destination. Un groupe de curieux s'était formé accidentellement sur la place où nous débarquâmes. Les passants s'arrêtaient un moment, puis haussaient les épaules, et continuaient leur route. Je m'approchai.

C'était une exposition au carcan. Je questionnai l'un de mes voisins, pour savoir quels étaient les patients, dont le nombre s'élevait à dix.

— Ce sont des voleurs, me répondit-il.

Je vous avoue, à ma honte, que cette réponse me fit éprouver un secret plaisir d'envie. Je n'étais pas fâché de trouver enfin quelque tache à ce peuple mystérieux, dont la perfection m'humiliait intérieurement pour celui dont, hélas ! je me souvenais de faire partie.

— Des voleurs de grands chemins ? lui répliquai-je.

— Non.

— Des voleurs de nuit ?

— Non.

— Des escrocs, des filous, de banals faiseurs de montre ou de tabatière ?

—C'est beaucoup mieux. Les voleurs de cette espèce deviennent heureusement fort rares ; et cela se conçoit : lorsqu'il y a du travail pour tout le monde, et qu'il est si facile de gagner, on ne sent pas le besoin de prendre.

— Vous dites donc qu'il y a du travail pour tout le monde ?

— Il faut pardieu bien qu'il en soit ainsi ! Le premier droit de l'homme, c'est le droit de vivre. Ce n'est qu'à cette condition qu'il se soumet aux diverses obligations sociales. Or, s'il n'y a pas de droit sans devoir, il n'y a pas non plus de devoir sans droit. Quiconque ne reçoit pas de la société les moyens de vivre en travaillant, en retour 1° du sacrifice qu'elle exige d'une portion plus ou moins grande de sa liberté et de son omnipotence naturelles, 2° du respect qu'elle lui impose pour la propriété et la sécurité d'autrui, et 3° des services qu'elle lui demande, soit en impôts, soit en corvées personnelles ; hé bien ! celui-là est délié par la faim, par le froid, par la misère, de toutes les obligations convenues ; celui-là peut voler, il peut mettre le feu aux quatre coins du monde, il peut faire cent fois pis, sans avoir à répondre de la moralité de ses actes devant un autre tribunal que le tribunal de Dieu. La société peut bien toujours, dans l'intérêt de sa conservation, le pourchasser comme une bête fauve, l'appréhender, l'emprisonner, et le tuer s'il résiste, car celui-là lui porte dommage ; mais ce n'est plus entre elle et lui qu'une question d'égoïsme et de force ; la société a perdu le droit de le flétrir : ce n'est pas lui qui a violé ses engagements : c'est la société qui a violé les siens ; c'est elle qui s'est rendue faussaire ; c'est elle qui mérite une flétrissure, la flétrissure des lâches, car elle a provoqué l'un de ses membres à une guerre nécessairement fatale à une guerre où elle savait d'avance qu'elle aurait à opposer l'infini de sa propre force à l'infinie faiblesse de son adversaire.

— C'est tout simple. Mais si c'est lui qui refuse de travailler ?

— Hé bien ! alors, c'est lui qui a rompu le ban. Qu'il soit contraint, et, s'il s'obstine, qu'il soit retranché comme parasite ! Mais, du reste, il en est de même de tous les autres droits, et notamment du droit de liberté, soit industrielle, soit intellectuelle, laquelle consiste à pouvoir faire et dire, non seulement sans obstacle de la part de la société, mais encore sous sa protection, tout ce qui ne peut raisonnablement porter dommage ni à elle ni à

aucun de ses membres. Car, si la liberté de chacun ne peut aller, dans l'ordre social, que jusqu'au point où elle rencontre celle des autres, du moins doit-elle aller jusque là.

— C'est tout simple. Je connais cependant, ou du moins j'ai connu (car, en vérité, je ne sais plus à quel temps parler), j'ai connu, veux-je dire, un célèbre avocat qui ne l'entendait pas ainsi. La liberté, selon lui, consistait à pouvoir faire et dire tout ce qui était permis par la loi.

— À la bonne heure ! mais si la loi empêchait tout ?...

— Oh ! ma foi, mon avocat n'avait probablement pas prévu cette objection.

— C'était un sot, malgré tout son esprit. Mais je vais plus loin, et je soutiens que l'homme a non seulement le droit de vivre, mais qu'il a également celui de bien vivre, c'est-à-dire de participer aux jouissances sociales, dans la proportion relative de son travail et de son utilité.

— C'est encore tout simple.

— Bah ! Bah ! c'est tout simple !... Il a cependant fallu bien des siècles pour arriver à trouver cette simplicité !

— À la trouver, non, mais à la proclamer.

— À la proclamer, non, vous dirai-je à mon tour, mais à la faire triompher : car enfin elle triomphe, ou à peu près. Notre gouvernement actuel n'a pas d'autre but ; et à moins que vous ne soyez l'un de ses rares ennemis systématiques...

— Qui ? moi, l'ennemi systématique de *votre* gouvernement ?... Ah ! Dieu !...

— Ah çà, mais, pourquoi me dites-vous *votre* gouvernement ?... Vous êtes donc étranger ?...

— Ma foi... je vous avoue que... cependant... enfin je... Du reste, je me permettrai de vous faire une légère objection. La propriété est-elle héréditaire chez... *vous* ?

— Malheureusement, oui.

— Hé bien ! cela étant, il est impossible que chaque individu puisse participer à toutes les jouissances sociales, dans la proportion relative de son travail et de son utilité.

— Peut-être ; mais il ne faut pas viser tout d'abord à la perfection ; il faut attendre que l'impossible soit devenu possible. Un jour viendra sans doute où le droit de propriété ne sera plus qu'un usufruit viager, et tel est le système de la plus considérable de nos oppositions, système emprunté en partie de certains philosophes dont le nom m'échappe, et qui le prêchaient il y a bien longtemps déjà. Ce système, dégagé de toutes ses anciennes niaiseries théocratiques, fait peu à peu de pacifiques conquêtes parmi ceux même qu'il tend à dépouiller dans leur postérité. Je ne sais trop si ses prosélytes obtiendront bientôt une efficace majorité ; mais, en attendant, notre gouvernement, sincèrement progressif, fait tout ce qu'il peut pour atteindre à des résultats analogues, par des voies différentes. C'est ainsi que, d'une part, au lieu d'appauvrir personne, il s'efforce d'enrichir tout le monde, C'est ainsi que, d'autre part, afin de mettre empêchement à ces monstrueuses agglomérations de richesses, qui devenaient sans cesse d'autant plus grandes qu'elles l'étaient déjà plus, et qui souvent, à côté de talents misérables, à côté d'éternels parias, fondaient à tout jamais, dans la société, des castes d'heureux niais ; il a su créer tant d'obstacles à l'établissement de fortunes rapides qui n'auraient point le travail ni l'honnêteté pour base, et tant d'obstacles à l'accroissement indéfini des autres, que ces odieuses disparates sont chaque jour plus rares. Les mœurs publiques se chargent d'ailleurs de suppléer à ce que les mesures du gouvernement doivent nécessairement avoir d'inefficace. Nous en sommes venus à ce point de pudeur générale, de raison et de probité bien entendue, que l'avarice, l'ambition et l'insatiabilité sont maintenant des vices honteux, des vices infamants, non moins que la lâcheté. Un homme n'ose plus être démesurément riche. Lorsqu'une fois il a pourvu

largement à toutes les exigences de sa position, de ses goûts, de sa famille, de son passé, de son présent, de son avenir, s'il était connu pour empiler encore, ce serait fait de sa considération, les enfants le montreraient du doigt, les amis déserteraient sa maison, le monde le rejetterait de son sein, comme la mer rejette son écume, et les femmes souriraient de lui, comme elles font du poltron qui n'a pas de vie au service de son honneur.

— Ô admirable peuple !

—Qui ça ?... nous autres ?... Oh ! mon Dieu ! nous n'avons pas cette prétention-là : nous n'avons que celle d'être heureux ; ne faites pas attention...

J'avais bien grande envie de demander enfin à mon interlocuteur quelle était cette ville incomparable, où de pareilles idées couraient les rues ; mais le moyen d'affronter le ridicule d'une question pareille ! On peut bien, du fond de sa chaise de poste, s'informer sur la route quel est le nom de tel ou tel village qui passe ; mais être là, au milieu d'une cité immense, et demander naïvement ce que ce peut être, en vérité, c'est une abnégation d'amour-propre à laquelle on se résigne difficilement !

— Savez-vous bien, reprit mon cicérone, qu'à votre air d'ahurissement, vous me faites l'effet de venir d'un peu loin !

— D'un peu loin ?... ma foi !... je ne pourrais pas vous le dire au juste... mais c'est bien possible.

– J'entends : vous êtes peut-être arrivé de ce matin, par les ballons de l'autre monde ?

— Par les ballons ?... Il est de fait que c'est absolument comme si je tombais des nues ! Mais, toute plaisanterie à part, qu'entendez-vous par vos ballons de l'autre monde ?

— J'entends, parbleu, les ballons de l'autre monde ! Eh ! tenez, en voici justement un qui arrive ! !

J'aperçus, en effet, à quelques milles en l'air, une espèce de navire aérien, d'une forme colossale, portant pavillon tricolore, qui suspendit son vol au-dessus de la place où nous étions,

qui plana un moment comme un aigle aux longues ailes, afin de mieux assurer sa chute ; et qui, descendant peu à peu, vint enfin se poser tout mollement à terre. J'en vis sortir beaucoup de voyageurs, et débarquer plusieurs quintaux de marchandises.
— Celui-là, reprit alors mon officieux inconnu, ne revient pas de très loin.

— De Pontoise, peut-être ? interrompis-je.

— Non, mais de New-York. Il a dû partir l'autre avant-hier.

— On a donc enfin trouvé la manière de diriger les ballons à l'encontre du vent ?

—Au contraire : on a trouvé celle de les abandonner, à propos, aux courants opposés qui règnent dans l'atmosphère. Ce perfectionnement a demandé de nombreuses expériences, et nécessité de grands frais. La fortune d'un simple particulier n'aurait pu y suffire ; mais des compagnies se sont formées dans ce but, et le gouvernement lui-même a fait de nombreux sacrifices. On a réussi enfin, et le service des ballons est maintenant un service régulier comme celui des anciennes messageries, Ce navire aérien ne revient que de New-York, ce qui est une plaisanterie ; mais il en part journellement d'autres, pour toutes les parties du monde. Rien n'égale la rapidité d'un pareil transport, et, pour peu qu'on le perfectionne encore, on finira par faire le tour du globe en quinze jours : on déjeunera à Paris, on dînera à Turin, on soupera à Naples, et ainsi de suite.

— Ma foi, l'établissement de semblables voitures a dû bien déranger votre système de douanes !

— Les douanes ?... Ah ! par Dieu ! on n'avait pas attendu les ballons pour les supprimer aux trois quarts ! Il y a longtemps que la liberté du commerce a été proclamée dans tout le monde civilisé !

– Mais, en ce cas, tous les peuples ne doivent plus former qu'une grande famille de frères ?

— Comme vous le dites : à peu d'exceptions près.

— Ô pacifique abbé de Saint-Pierre !... Mais pardon... Nous sommes un peu loin de ma première question... Vous avez oublié de me dire tout à l'heure quels sont ces malheureux que nous avons vus exposés là-bas.

— C'est juste.Vous saurez donc que ce sont des voleurs de la plus haute distinction : car ce n'est plus guère que dans la belle société que l'on rencontre quelques rares fripons. Cela vient de ce que tout le monde encore n'a pas pu s'y persuader que, voler la nation, c'est voler. Pur effet d'une ancienne habitude ! Il semble encore à certains routiniers que, voler tout le monde, c'est ne voler personne. Mais patience ! on parviendra tôt ou tard à changer leurs idées sur ce point. Et, par exemple, le premier de ceux-ci vous représente déjà l'un de nos ex-ministres.

— Est-il possible ! Un ministre au carcan !...

— Vous pouvez voir que c'est plus que possible : c'est fait !

— Le malheureux se sera sans doute servi du télégraphe pour des spéculations de Bourse ?

— Vous n'y êtes pas. Et d'abord on ne joue plus à la Bourse, pas plus qu'à la loterie, pas plus qu'à la roulette.Vous conviendrez qu'après avoir pris tant de peine pour assurer la sécurité des grandes routes et celle des carrefours nocturnes, c'était bien le moins que le gouvernement renonçât à tenir des coupe-gorges pour son propre compte. Et ensuite, nous n'avons plus de télégraphes. Le télégraphe était une invention fort poétique sans doute, mais non moins désastreuse. L'abandonner aux premiers venus, c'était mettre la fortune de tous à la merci de quelques uns. En conserver le privilège au gouvernement, c'était pis que le rendre maître de leur fortune : c'était lui aliéner leur vie, leur honneur, leur liberté. À quoi bon ces langues mystérieuses, ces dépêches hiéroglyphiques, ces espèces de cornets acoustiques au moyen desquels, d'un bout à l'autre du pays, le gouvernement du pays pouvait converser à voix basse, avec chacun de ses séides, à travers des populations sans défiance ? Un bon gouvernement

peut et doit s'exprimer tout haut. Il n'y a que les paroles honteuses qui aient besoin d'être énoncées tout bas. Prétexterait-on d'ailleurs, pour certaines circonstances données, la nécessité d'un véhicule aussi prompt que la pensée ? Hé ! mon Dieu ! les bonnes nouvelles arrivent toujours assez tôt, et les mauvaises jamais trop tard. Ce qui importe à un gouvernement, ce n'est pas tant de savoir le mal que d'empêcher qu'il soit.

– Mais, en ce cas, quel est donc le forfait de cet homme ?

– Un marché frauduleux, un simple pot-de-vin de quelques centaines de francs sur l'adjudication des grattoirs de son ministère. Vous le voyez là en compagnie de ses complices : l'entremetteur, le fournisseur, le fabricant, etc., etc., toute sa bande d'escrocs.

— C'est sans doute pour le bagne qu'ils doivent quitter le carcan ?

— Nous n'avons plus de bagnes. Le boulet a été mis à la réforme, en même temps que la guillotine. Du jour où la peine de mort fut devenue inutile, le meurtre d'un seul homme n'eût plus été qu'un assassinat légal. Et quant au bagne, c'est un ulcère dont la société s'est heureusement guérie. Nous avons substitué des maisons pénitentiaires à ces anciennes ménageries d'hommes ; de véritables maisons de santé morale, des espèces d'établissements orthopédiques pour les âmes faussées, pour les habitudes dépravées, pour les caractères viciés ; des hôpitaux, où, par le travail, par la persuasion, par la force même, on s'occupe à refaire d'honnêtes gens. Quant aux incurables, quant à ceux dont la perversité résiste au traitement régénérateur de ces hospices intellectuels, hé bien ! ma foi, c'est à ceux-là qu'on impose toutes les fonctions viles de la société. L'homme raisonnable et bon a deux sortes de serviteurs nés : les animaux d'une part, et les méchants de l'autre.

— Très bien. Je me permettrai de vous adresser une nouvelle question. Vous m'avez parlé d'une de vos oppositions : vous en avez donc quelques autres encore ?

— Ce sont des sectes philosophiques, bien plutôt que des oppositions. Il y en a, par exemple, qui trouvent que le gouvernement se fait encore beaucoup trop sentir : véritables sybarites politiques, dont l'épiderme s'endolorit au plus léger contact d'une mesure administrative ou d'un fonctionnaire public. Ceux-là voudraient, pour ainsi dire, que le gouvernement fût mis en entreprise sur simple cahier des charges, et que la fourniture des lois fût adjugée, sans plus de façon qu'une fourniture de fourrages, au moins exigeant des sous-enchérisseurs. Nous en avons d'autres, au contraire, qui regardent l'état présent des choses comme un déplorable gâchis ; qui traitent notre laisser-aller de hideuse licence, notre bien-être de corruption, et notre indépendance individuelle d'effroyable anarchie. Ceux-là demandent un gouvernement fort, un gouvernement qui préside sans conteste à toutes les opérations de ce qu'ils appellent, dans leur sauvage mysticité, les fonctionnements de la grande machine sociale ; un gouvernement qui frappe au lieu de persuader : qui brise au lieu de redresser, qui anéantisse au lieu d'améliorer ; un gouvernement à la façon des Égyptiens, des Juifs et des Turcs de jadis ; qui règle même toutes les actions privées ; qui soit tout à la fois civil et religieux, et qui aille sans doute jusqu'à prescrire par ordonnance la forme des perruques ou la quantité de sel qu'on doit mettre à la soupe. Mais le plus drôle de leur système, c'est qu'ils demandent tout cela, au nom de la dignité, de la félicité, de la liberté humaines. La patrie n'est point à leurs yeux une agglomération d'individus sur un espace donné ; ils en font un être idéal, une abstraction, une divinité. Ce sont des espèces de bonzes, qui regardent la société comme une grande pagode, avec une douzaine de fanatiques pour prêtres, un peuple en guenilles pour fidèles, et, dans

le centre, un autel sanglant pour leur terrible déesse, sur lequel chaque homme immole incessamment ses goûts, ses intérêts, ses affections, ses droits, sa vie, sa liberté, son bonheur tout entier, à ce qu'ils nomment le bonheur général ; comme si le bonheur de tous ne se composait pas essentiellement du bonheur de chacun !

— Parbleu ! monsieur, ce sont de bien grands biscornus, et les uns et les autres !

— Que voulez-vous ! il faut de tout un peu. Ce bariolage d'esprits amuse. Ce sont d'ailleurs d'imperceptibles minorités. Toute la vengeance qu'on en tire, c'est de les chansonner, de les caricaturer, de les charivariser, et surtout de les mettre en scène. Car notre scène actuelle est le miroir fidèle de la société ; c'est notre meilleure école de mœurs, soit drame, soit comédie. Nous voici justement devant un théâtre de vaudeville, qui fait rude guerre aux ridicules contemporains !

— Ah ! mon Dieu ! quelle immensité !

— C'est pourtant l'un de nos plus petits. Mais j'ai lu quelque part, en effet, qu'à la place de ces vastes et belles salles, il y avait jadis de laides et puantes masures, qu'on appelait des théâtres. (Je vous parle d'une époque où, malgré leurs prétentions, les hommes de ce pays n'étaient encore que de véritables sauvages !) Le peuple était alors forcé de payer fort cher la faveur d'étouffer dans ces misérables bicoques, dont néanmoins les directeurs se ruinaient fort souvent. Maintenant, c'est tout le contraire : on ne paie qu'une très faible rétribution, on est assis à l'aise, et cependant les directeurs font tous fortune. Mais c'est l'une des mille conséquences du complet affranchissement des théâtres. Plus de privilèges ! liberté pleine et entière ! Le gouvernement a enfin compris tout ce qu'il y a d'avantageux pour tous, autant que pour l'excellence de l'art, dans une concurrence illimitée ; car notre gouvernement ne s'occupe pas de nos plaisirs avec moins de zèle que de nos besoins. Les anciens s'écriaient :

« *Panem et circenses*, du pain et des spectacles ! » et vraiment, ils n'avaient pas tort. Seulement, ils eussent dû ajouter : « Et de l'instruction, et de la moralité ! » Tels sont effectivement les quatre devoirs d'un bon gouvernement.

— Ma foi ! je vous fais compliment du vôtre ! Il est de fait que tous les théâtres que j'avais vus jusqu'à ce moment pourraient tenir dans celui-ci, et y danser sans gêne une fort belle farandole !...

—Je vois que bien décidément nous ne sommes pas compatriotes. Me permettrez-vous de savoir enfin qui vous êtes ?...

— Qui je suis ?... C'est qu'en vérité je serais fort embarrassé de vous le dire maintenant. Je vous avoue que mes souvenirs me sont bien suspects depuis quelques heures ! Mais vous-même, vous, homme étonnant, dont le savoir égale la raison, vous qui parlez le français mieux que moi, et le latin comme si vous l'aviez inventé, de grâce, qui êtes-vous ?

— Je suis un garçon épicier.

— Un garçon épicier ! ! !

— Pour vous servir, si j'en suis capable.

— Garçon épicier ! ! !...

— Cela vous étonne ?

— Cela m'étonne ?... Oh ! non, non !... après ce qui m'est arrivé depuis tantôt... rien ne peut plus m'étonner !... je suis blasé maintenant !... Tout ce que je puis dire, c'est que vous êtes vraiment digne de réhabiliter votre profession !... Je connais... (ou du moins je crois connaître) bien des maîtres qui ne valent pas un simple garçon de votre espèce ! Continuez donc, et dites-moi tout ce qui vous passera par la tête, ô sublime négociant ! Dites, dites ! faites même des miracles, si cela peut vous faire plaisir ! Je vous écoute ! je vous contemple ! je vous admire : Allez, allez ! Ne craignez plus que je vous réponde jamais : « C'est impossible ! »

Le garçon épicier continua en ces termes :

— Hé bien donc, je vous dirai que nous n'avons pas que des théâtres. Quelles que soient la perfection de l'homme et celle de la société, il restera toujours, parmi la foule, de ces esprits inquiets, de ces intelligences rêveuses qui sont plus préoccupées des mystères d'une autre vie que des jouissances de celle-ci ; de ces âmes froissées par de cruels mécomptes, qui ont besoin de reporter sur un avenir meilleur l'illusion qu'a déçue le présent, de ces malheurs sans compensations sur la terre ; de ces imaginations ardentes qui n'ont pas trop pour vagabonder de tout l'infini des cieux ; de ces passions désordonnées, de ces caractères indomptables, de ces frénésies maladives, contre lesquels la loi divine est moins impuissante que la loi humaine ; peut-être même de ces remords qu'une foi seule peut changer en repentirs ; et, pour tout le monde enfin, de ces heures de tristesse, d'amer souvenir, de défaillant espoir, de dégoût, d'ennui, d'indéfinissable mélancolie, pour la consolation desquelles les chants graves, les pompes solennelles et l'encens des églises, sont plus efficaces que les mélodies gracieuses, les pompes riantes et le musc des théâtres. Vous pouvez voir d'ailleurs, par ce qui se passe dans cette ancienne cathédrale, que, si nous manquons de ferveur, de variété et de tolérance en quelque chose, ce n'est du moins pas en fait de cultes. Nous pourrions compter là plus de cent espèces d'Éternels. Il y en a pour tous les goûts. Tout cela officie en même temps, ou successivement, mais sans jalousie aucune. Le catholique sert cet autel, le protestant cet autre, le juif exploite cette nef, l'illuminé celle-ci, le templier celle-là, le turc la suivante, ainsi du reste. Les fidèles peuvent bien commettre des quiproquo, à travers tant de prières diverses, mais Dieu est assez intelligent, j'imagine, pour débrouiller cet autre chaos. Au surplus, c'est lui seul que cela concerne. Remarquez enfin que chaque culte a son tronc particulier, dans lequel la générosité du croyant dépose en passant son offrande. C'est qu'en

effet le pot-au-feu de toutes ces religions ne bout qu'aux frais des religionnaires. Rien ne me semble plus rationnel.

Mon sublime cornac en était là de ses démonstrations, lorsqu'un grand bruit extérieur nous fit sortir du temple. C'était la présence d'un soldat qui occasionnait cet émoi. Les uns se mettaient aux fenêtres, les autres s'empressaient sur le seuil des boutiques, ceux-ci accouraient, ceux-là s'arrêtaient pour le voir passer : c'était un mouvement général dans tout le quartier !

— Parbleu ! m'écriai-je, voilà bien du tapage pour peu de chose !

— Vous vous trompez, reprit mon épicier ; le pays n'est plus comme autrefois une grande caserne. On y rencontre si rarement des soldats, qu'un peu de curiosité n'est point trop déplacé.

— À la bonne heure, et s'il en est ainsi, je vous approuve fort de vous être débarrassés de ce régime du sabre, grâce auquel un pays a toujours l'air d'un pays conquis, où la moitié de la population semble occupée à garder l'autre. Mais, tandis que vous êtes en veine d'explications, pourriez-vous me dire comment il se peut faire que dans les rues de votre merveilleuse cité l'on ne rencontre ni mendiants, ni enfants, ni courtisanes ?

— Vous le concevrez sans peine : les enfants sont à l'école, de par la loi ; les mendiants sont à l'hospice ; et les soins du ménage occupent toutes celles qu'eût dévorées jadis le lupanar : hideux minotaure des civilisations pourries, à l'insatiable lubricité duquel il fallait chaque année un horrible tribut de quarante mille filles sur trois cent mille ; le plus pur, en un mot, le plus jeune, le plus beau sang de la population, comme au minotaure des anciens. Certes, je ne prétends pas dire que toutes nos femmes soient d'impeccables Suzannes : la chronique galante a bien toujours son petit coin dans l'histoire de nos mœurs ; mais du moins n'a-t-elle plus ses boutiques d'amours, ni leurs enseignes vivantes. C'était la misère, bien plus que le libertinage, qui

faisait la courtisane ; c'était l'indissolubilité du mariage, bien plus que la courtisane, qui faisait le libertin. Qu'avons-nous fait ? Nous avons supprimé la misère et rétabli le divorce. Le registre de l'état civil a profité alors de tout ce qu'a perdu le registre vert de la police, et l'hospice de la Maternité s'est peuplé aux dépens de l'hôpital des pestiférés. Voilà tout le secret.

– Ô épicier, que tu me parais... ! Mais, quel est ce nom, à l'angle de cet édifice ?

— C'est le nom de Carrel. Nous sommes sur la place Carrel. Vous pourrez voir ensuite les rues Lafayette, Dupont, Laffitte, Puyraveau, Cavaignac ; la place Marrast ; les rues Arago, Trélat, Philipon, Pététin, Garnier, Cauchois, Paulin, Thibaudeau, Sarrut ; la place Cormenin ; les rues Scheffer, Degeorge, Michel, Briffault, Raspail, d'Argenson, Manuel, Béranger ; la place Rodde, ci-devant place de la Bourse, et ainsi de cent autres. Car nous avons honoré la plupart de nos voies publiques du nom des patriotes qui, à chaque phase de notre longue histoire révolutionnaire, ont apporté dans la lutte le plus de dévouement, le plus de courage, le plus de talent. Notre immense capitale est devenue ainsi le plus riche musée de beaux noms. Que si vous êtes curieux de parcourir d'autres listes non moins honorables, transportez-vous dans les magnifiques galeries de notre Panthéon : vous y lirez, gravé en lettres d'or, le trop nombreux martyrologe de toutes les victimes que nos dissensions ont léguées successivement à ce temple de la reconnaissance nationale ; vous y lirez le nom des Guinard, des Prospert, des Mathé, des Maillefer, des Bascans, des Cabet, des Mie, des Kersausie, des Fontan, des Deludre, des Delente, des Cuny, des Lepage, des Geoffroy, des Blanqui, des Hassenfratz, des Desjardins, des Laponeraye, des Rixain, des Lionne, des Thouret, des Jeanne, des Gervais, des Bastide (pardon pour les mille autres que je ne puis citer) ; et en un mot, de tous ces champions de la liberté, pour qui, dans la suite des temps, le marbre a remplacé

le registre de la geôle ; pour qui même, chose horrible à dire, le Panthéon a dû succéder au bagne.

– Non, non, je ne puis plus me taire ! Au nom de Dieu, parlez, quelle est donc cette ville ?

— Hé ! mais, vous voulez rire !... Cette ville est Paris, ce me semble.

— C'est Paris !... Ô mystère des mystères !... Mais qu'il doit être béni, le roi par qui tant de changements ont été faits !

— Le roi ?... Ah çà, pas de mauvaise plaisanterie !... Roi vous-même, entendez-vous !... Il y a longtemps que le titre de Président a remplacé celui-là !

— Le titre de Président ?... Mais vous êtes donc en pleine république ?

— Si vous voulez bien le permettre. Vous pouvez voir d'ici la statue de six cent cinquante-trois pieds de haut que la nation a votée, par une juste reconnaissance, à celui de nos rois qui a le plus contribué à convertir les esprits à cette forme de gouvernement, contre laquelle hurlaient tant de préjugés !

— C'est ma foi vrai !... Cette auguste tête me rappelle certains traits, de famille sans doute...

—Non, je vous le dis, pas plus de rois maintenant qu'au premier jour du monde ! On n'en retrouve pas même la trace ! Si fait pourtant :... et par exemple, soit erreur, soit réalité, le marchand de brioches dont vous voyez la boutique ci-contre passe généralement dans son quartier pour le dernier descendant de l'ancienne famille de nos rois.

— Ah ! parbleu, je suis curieux de le voir de plus près !

—Croyez-moi, demeurez. Vous ne pourriez vous empêcher de l'examiner avec curiosité, peut-être même de lui adresser quelque indiscrète question. Or, c'est un très digne homme, qui n'aime pas qu'on lui rappelle cette généalogie, vraie ou fausse. Cela l'humilie. Adieu.

— De grâce, restez encore, citoyen !

— Pourquoi m'appelez-vous Citoyen ?... Oh ! mon Dieu, ne vous gênez pas ! appelez-moi tout bonnement Monsieur, si cela vous arrange. Ce n'est pas dans des niaiseries de cette nature que nous plaçons notre républicanisme.

— Hé bien donc, plus qu'un seul mot, Monsieur. Apprenez-moi comment s'est opérée cette miraculeuse révolution !

— Volontiers. Rien n'est plus simple. Vous saurez donc qu'un beau jour, ... après bien des souffrances, ... bien des paroles vaines, ... ma foi, ... n'y pouvant plus tenir, ... l'immense majorité...

Tels furent les derniers mots qui frappèrent mon oreille.

Magnifique cité, admirable république, sublimes épiciers, tout disparut !

C'était un rêve.

À quand la réalité ?

Les mémoires d'un industriel de l'an 2240

Barthélémy-Prosper Enfantin

in *Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin*, volume 17,
Edmond Dentu et E. Leroux, 1865-1878

LETTRE D'ENFANTIN À M. ***[1].

Paris, 28 mai 1838.

MON CHER MONSIEUR,

En écrivant ces mémoires, j'ai eu pour but d'indiquer les transformations subies par l'espèce humaine depuis l'ère de Saint-Simon, de les faire sentir soit par le tableau de quelques institutions, soit par la nouvelle acception donnée à ces mots, dont l'ancienne signification était aussi une déduction rigoureuse de l'idée générale des anciennes doctrines. Mais le cadre spécial dans lequel je m'étais renfermé me forçait à effleurer ou même à négliger entièrement certaines parties de l'avenir des sociétés, non parce que l'industriel resterait étranger aux idées, aux sentiments que ces parties renferment, mais parce que ces idées et ces sentiments ne pouvant pas être présentés dans ce tableau sous un jour assez large, porteraient une ombre nuisible à l'effet que je me proposais de produire, et surtout parce que, séparés des éléments spécialement nécessaires à leur complète exposition, ils pourraient eux-mêmes ne pas paraître tels qu'ils seront.

De même, si je m'étais placé au point de vue scientifique, l'organisation du corps enseignant, surtout celle du corps perfectionnant, n'aurait exigé aucun développement sur la constitution et sur la combinaison des efforts industriels ; le

1 Cette lettre a dû être adressée à Resseguier [Jacques Résseguier, ancien élève de l'école de Sorrèze, se rapprocha du saint-simonisme vers 1825 et correspondit avec Enfantin].

savant que j'aurais mis en scène n'aurait considéré l'industrie que comme un des moyens d'appliquer la science.

De même, si j'avais voulu exposer les grands problèmes sur lesquels l'espèce humaine, *fatiguée du doute rationnel,* est conduite à la fois par ses désirs et par ses espérances, l'industrie et la science ne se seraient présentées que *secondairement* et comme des moyens de remplir une partie de la mission confiée à l'homme sur cette terre ; l'autre partie, celle où tout est amour, dévouement, inspiration, aurait occupé toute la scène.

C'est seulement des rapprochements de ces trois tableaux que peut naître une *idée positive* et complète de la LOI du développement de l'espèce humaine ou une *conviction sentimentale* profonde de la beauté du plan mené par la Providence. Ces deux manières d'arranger les tableaux donnent lieu soit à l'*exposition scientifique* du MÉCANISME régulier auquel sont soumis les phénomènes humains, soit à la *conception poétique* de L'INTELLIGENCE SUPRÊME qui a donné la VIE à l'univers. La première est la base de la constitution politique, l'autre du dogme religieux considéré comme sanction de la morale.

Ces mémoires ne doivent offrir que la personnification de l'une des grandes abstractions sur lesquelles on peut étudier l'espèce humaine dans son développement ; ils ne présentent donc pas une idée complète de l'avenir, ils ne sont que l'expression un peu plus animée du travail spécial fait par Péreire sur la propriété.

Il est bon d'ajouter, à propos de ce dernier travail, que si je n'ai pas parlé de l'*héritage*, c'est précisément pour faire sentir qu'il doit être compris indépendamment des idées que ce mot rappelle. En effet, il ne s'opère pas ici une simple transformation d'idées, et il ne s'agit pas de la nouvelle solution d'un problème qui n'est plus à résoudre ; car la transmission de la propriété par droit de naissance ou à tout autre titre que par le travail, de même que l'exploitation de l'homme par l'homme